

DANSE

MIGNONNES ALLONS VOIR SOUS **LES ROBES...**

Julie Nioche fait matière chorégraphique des codes que le vêtement infiltre à même les corps, particulièrement féminins

La chronique de **Gérard Mayen** & Photographie de **Jérôme Delatour**

Il y aurait quand même bien des corps nus, et des corps habillés. Depuis bientôt une quinzaine d'années, la scène chorégraphique critique a vu les corps nus se multiplier sur les plateaux. Mais curieusement, c'est la limite entre l'habillé et le nu qui s'en trouva grandement estompée. Plus on voyait de nu, plus on apprenait à lire ce nu. C'était le but.

On sortait des années quatre-vingt, et de la danse qui s'enivrait du mythe des corps enfin libérés. Pour ces années-là, un corps nu, c'était un corps libre. Avec les années quatre-vingt-dix, on se cognait le sida ; et la mondialisation, et la phobie antimigratoire, et le vertige médiatique. Etc. De quoi dessiller bien des regards. Michel Foucault aidant, et autres théories de la performance des genres, et intérêt pour l'art-performance, on se mit à voir qu'un corps nu est un corps complexe ; un corps construit, un corps lui-même porteur et générateur d'effets de pouvoir, un corps interprétatif, un corps critique.

Alors il apparut qu'un corps nu pouvait paraître sinistre, ou joyeux, autoritaire, ou discret, puissant, ou délicat, transgressif, ou conforme, impérialiste, ou colonisé, généré et transgénéré, clinique, morbide, disciplinaire, indisciplinaire, normé, incongru, intempêtif, excessif, cumulatif, fragmentaire, unificateur, disjonctif. On en passe. Tout ça sans le moindre morceau de tissu. Le culturel, le politique logeaient dans les chairs ; non plus principalement dans le code vestimentaire. Alors, que le corps soit nu au lieu d'être habillé devenait secondaire.

DES SILHOUETTES ACÉRÉES

Au printemps dernier, Julie Nioche créait *Matter* au Consortium de Dijon (les Parisiens ont pu ensuite la voir programmée aux Rencontres internationales de Seine-Saint-Denis). Cette pièce fait bouger les lignes à cet endroit. *Matter* est une pièce particulièrement politique. Julie Nioche y orchestre sa rencontre avec trois autres jeunes femmes, artistes chorégraphiques de divers pays – pas toujours des plus confortables – qui l'ont « touchée, frappée, impressionnée, questionnée dans leurs engagements artistiques ainsi que dans leurs choix politiques et sociaux ». Deux années durant, elle est allée les rencontrer chez elles, les fréquenter, partager leur vie, et des bribes de création chorégraphique.

Toutes réunies enfin sur le plateau de *Matter*, ces quatre femmes portent des robes faites de papier blanc : d'où de franches et simples découpes, des plis très nets, des silhouettes acérées. Elles les endossent à vue, avec l'aide d'une assistante. Ces habillages sont précis, techniques. Puis, souvent statiques, frontales face au public, emballées dans ces vigoureux costumes dévorant

volontiers leurs visages, les quatre danseuses paraissent mises en exposition. Les voici icônes plastiques de ce qu'est un corps féminin débordé par les codes massifs d'un motif vestimentaire parmi les plus genrés : la robe. Ni détails, ni fanfreluches, mais des renvois très francs : jeune fille primesautière sous le volant du jupon ? Ou mariée très sage ? Femme du monde tirée à quatre épingles ? Voire nonne au couvent ?

Or, rien ici ne tient de la statuaire immuable. Dans *Matter*, ces femmes « désertent les référents qui se sont infiltrés en elles », à travers le vêtement. Qui dit infiltration, dit liquide. De l'eau circule sur le plateau de la pièce. Au sol, c'est comme une encre noire, salissante aux corps, mais qui accentue l'éclat virulent du blanc des vêtements. La rétine en suffoque. De l'eau est également distillée à même la peau. De l'eau tombe aussi des cintres. En bruine. En pluie. Quoi de plus intime, mais alors sensuel, voire sexuel, mais encore environnemental, et géopolitique, en tout cas culturel, que cette eau courante, filtrante, enveloppante ; aspergeant, détrempeant, éclaboussant ?

UNE TRANSE D'ACTES

Mais on n'est pas à Aqualand. Une extrême tension habite ces infiltrations, ces écoulements. La matière est au travail. *Matter*. Cela décape, dans la couche du code, du papier-tissu, des référents qu'il distille, du féminin incorporé. Agenouillées sous leurs robes, trempant alignées dans la flaque noire, chevelures défaits, bras figés à l'écart, ces quatre femmes semblent clouées au sol : petits monuments blancs, fillettes aux rôles assignés, mais là dans un tourment de doutes et de possibles. Tout pèse. Mais rien n'est encore joué. Corrodées, dissoutes, déchirées, les robes se défont progressivement, se disloquent, et tombent.

Que laissent-elles voir ? Non pas un nu magnifié, retrouvé, célébré (du reste, chacune continue de porter un slip noir). Non pas un corps réunifié dans sa liberté. Mais une gamme d'accents, une hargne de sursauts, une transe d'actes. Ces femmes « savent que seule leur présence mise à nu résistera » indique la chorégraphe. Nu ou habillé ? Cela ne suffit toujours pas à résumer la question. Dans *Matter*, ainsi que le souligne encore Julie Nioche, l'attention est à porter tout autant « sur le processus de passage d'un état à l'autre. Dans cette pièce, on se rhabille aussi ». Reste que là, à fleur de tissu, à ras de papier, vibre et transparait un corps ramené à lui-même, ce corps « qui reste assez unique, troublé, troublant dans sa vulnérabilité, fragile dans sa tâche ». La belle force de *Matter* est de porter notre regard au plus fin de l'endroit où le nu pourrait s'observer depuis le tissu, conscient d'y laisser sa marque. ■

